

Laval théologique et philosophique



LAURET, Bernard, REFOULÉ, François, dir., *Initiation à la pratique de la théologie. Tome III. Dogmatique II*

Gilberte Baril et Jean-Guy Pagé

Volume 43, numéro 3, octobre 1987

Statut épistémologique des sciences pastorales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400329ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400329ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G. & Pagé, J.-G. (1987). Compte rendu de [LAURET, Bernard, REFOULÉ, François, dir., *Initiation à la pratique de la théologie. Tome III. Dogmatique II*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(3), 397–399.
<https://doi.org/10.7202/400329ar>

célébrations liturgiques, ceux aussi de l'expérience chrétienne personnelle. L'exposé traite avec un bonheur particulier des rapports de l'Esprit avec l'Église, de la relation au Verbe dont il est le Souffle et au Fils dont il est justement l'Esprit, du Don eschatologique enfin qui consomme la rédemption.

Gilles LANGEVIN, S.J.

Tome III : **Dogmatique II**, 1983, 792 pages.

Notre recension de ce 3^e volume de l'*Initiation...* portera quasi uniquement sur les parties qui traitent de thèmes qui nous sont plus familiers, soit l'ecclésiologie, la mariologie, la cosmologie et l'anthropologie chrétiennes. C'est déjà une gageure de porter en quelques lignes un jugement sur des traités qui occupent environ 650 des 792 pages de ce volume.

Dans « L'Église et son origine », J. Hoffmann traite, en 85 pages environ, de tout ce qui concerne l'origine de l'Église. Dans un premier chapitre, il cherche à préciser comment l'Église, en tant que réalité historique et sociale, peut être l'objet d'une analyse de la part des sciences humaines et comment en tant que réalité divine, objet de foi, elle ne peut être perçue en profondeur que par un regard théologique. Si on excuse quelques expressions qui parfois étonnent et si on accepte que les références à l'histoire de l'ecclésiologie soient forcément succinctes, l'ensemble du chapitre est assez juste.

Le chapitre II aborde, lui, la question délicate du lien entre Jésus-Christ et l'Église : dans quelle mesure peut-on dire que l'Église a été fondée par Jésus-Christ ou, plus exactement, qu'elle est fondée en lui ? La thèse de l'auteur est la suivante : bien que l'on puisse, à la lumière du Nouveau Testament, référer dans une certaine mesure, la fondation de l'Église à l'œuvre historique de Jésus (regroupement de disciples, annonce de l'imminence du règne de Dieu, perspective de la mort), cette fondation doit quand même être rattachée à l'événement pascal. Même si on peut reprocher à l'auteur une certaine raideur dans l'affirmation de cette thèse, on doit reconnaître la justesse de l'ensemble des propos qu'il tient pour l'étayer.

Somme toute, cette première partie de la section du livre consacrée à l'ecclésiologie n'est pas sans valeur. Elle se base sur une bonne bibliographie. Et on ne peut demander à un auteur de tout dire en si peu de pages. On peut s'étonner cependant que l'auteur tienne, comme catégories principales permettant de décrire le mystère de l'Église, celles de « peuple de Dieu », de « corps du Christ » et de « temple de l'Esprit » : va pour les deux premières, mais la troisième se confond finalement avec la seconde et peut-être eût-il été plus conforme à la grande tradition (cf. *Lumen gentium*) de signaler plutôt la catégorie « sacrement » (ou « mystère »).

La deuxième partie de la section consacrée à l'ecclésiologie est sous la responsabilité de H. Legrand. On sait que ce théologien a concentré ses études ecclésiologiques sur le thème de l'Église locale (plus justement l'Église « particulière ») : il synthétise ici ses recherches sur le sujet. Dans un premier chapitre, intitulé « L'Église se réalise en un lieu », il résume d'abord les apports de Vatican II à cette idée de la réalisation de l'Église en un lieu, puis il en définit les principaux axes théologiques. Si on peut contester quelques affirmations de détail (v.g. la double interprétation de 1 Co 12, 27, p. 165 ; la critique de Jungmann, p. 166, note 23, qui ne tient pas compte de la signification ecclésiologique d'une eucharistie présidée par le pape, concélébrée par des évêques de divers horizons et à laquelle participeraient des fidèles venus de contrées diverses ; le manque de nuances et de précisions de ce qui est dit p. 178 au sujet du modèle communautaire et de la diversité des types d'appartenance à l'Église), on ne peut qu'être d'accord avec l'ensemble de la présentation.

Dans un deuxième chapitre, Legrand aborde la question des ministres de l'Église particulière. On peut certes ne pas endosser tous les jugements portés par l'auteur sur l'articulation entre ministères ordonnés et Église locale dans l'Église contemporaine en Occident — il précise lui-même à la note 51 que sa critique vise non pas les concepts utilisés dans cette articulation, mais l'articulation elle-même —, quoique plusieurs de ses remarques soient justes. On ne peut récuser la validité du modèle théologique proposé aux paragraphes II, III et IV de ce chapitre. Quelques petites remarques agacent : 1) p. 219 : « peuple de prêtres » ne traduit jamais *basileion hierateuma*, mais seulement *hierateuma*, *basileion* faisant référence à la qualité royale de cet organisme sacerdotal ; 2) l'affirmation « on ne peut célébrer solitairement l'eucharistie » (p. 221) est trop unilatérale ; 3) si on doit remplacer l'expression « ministère sacerdotal » (p. 224), ce n'est certes pas par celle de « ministère presbytéral » qu'il faudrait le faire, mais par « ministère pastoral » (le presbytérat étant un des trois degrés de ce ministère) ; 4) que signifie (p. 229) « signalons toutefois l'intérêt du ministère des théologiens laïcs, pas en dernier lieu quand ils ne font pas profession de la religion mais s'attachent à faire circuler la Bonne Nouvelle dans leur espace culturel » ? ; 5) il n'est pas correct de réduire la dimension sacerdotale du ministère pastoral à sa seule fonction sacramentelle (v.g. p. 237). Les propos sur la vocation au ministère ordonné (p. 246s.), sans être dépourvus de valeur, appellent des compléments. Par ailleurs, les propos sur la permanence dans le ministère (p. 250s.), sur le célibat sacerdotal (p. 254s.) et sur l'ordination des femmes (p. 260s.), tout en étant rapides, sont assez justes.

Le troisième chapitre sur « la communion entre les Églises » est excellent. Notons enfin que la bibliographie pour l'ensemble de ces trois chapitres est assez remarquable. La troisième partie de la section ecclésiologique, qui traite de l'œcuménisme ou de « la recomposition de l'unité », résume rapidement mais correctement l'histoire de la division des Églises et les principaux points de division et évalue de la même façon les espoirs de réunification. Suivent quelques considérations rapides, mais justes, sur les relations entre l'Église et l'État.

Dans la section intitulée « Marie dans la foi chrétienne. Situation et avenir », R. Laurentin, mariologue reconnu, met en lumière de façon concise et claire le sens si souvent mal compris de la place qu'occupe Marie dans le mystère du salut et donc dans la foi de l'Église. Dans son introduction, il commence par montrer l'importance de surmonter la longue crise de près de quatre siècles où Marie est souvent apparue, surtout pour les chrétiens occidentaux, comme « un signe de contradiction ».

Dans le premier chapitre, l'auteur étudie les affirmations dogmatiques fondamentales concernant Marie : sa vocation de Mère de Dieu et sa perpétuelle virginité, sa sainteté originelle, son assumption, sa place dans l'œuvre du salut et dans le culte. L'A. privilégie, et c'est sa force, une approche qui se ressource sans cesse dans les données de l'Écriture, ce qui l'amène à montrer comment Marie « a une place et un sens qui dépassent largement les points particuliers du dogme... où elle est impliquée » et, par conséquent, comment elle fait partie intégrante du mystère du Christ et de l'Église.

Dans le deuxième chapitre, l'A. brosse à grands traits un tableau des mouvements rénovateurs pré- et post-conciliaires qui ont eu une influence considérable sur la redécouverte dans l'Église du sens de la vocation unique de Marie vue, comme le Concile l'a bien située, dans une relation vivante avec le Christ ainsi qu'avec le peuple de Dieu dont elle est un membre, suréminent bien entendu.

Dans sa conclusion, et c'est peut-être là qu'apparaît l'originalité de cette brève présentation, l'A. nous entraîne sur la voie d'une lecture existentielle du rôle primordial de Marie dans le mystère chrétien. Elle apparaît comme celle qui, en notre nom, a accueilli librement dans la foi le Verbe de Dieu qui voulait prendre chair en elle pour entrer en communion avec nous. Par là

même, elle nous signifie par tout son être que le christianisme ne pourra jamais être classé au rang des abstractions : il est vie de communion avec Dieu à travers l'humanité même de son Fils qui a pris chair de la Vierge Marie. Incarnation et communion des saints forment un tout indissociable dans le plan de salut de Dieu : on ne peut connaître Dieu « en soi » sans le connaître comme Dieu Sauveur, comme Dieu-avec-nous. Marie apparaît donc comme une clé qui ouvre cette référence vivante au mystère de l'Incarnation, tout comme elle anticipe et représente par son accueil du don de Dieu ce qu'on pourrait appeler la dimension féminine de l'Église et de toute vocation chrétienne qui, par un accueil semblable, débouche sur la communion.

Les trois sections du livre que j'ai nettement préférées sont celles qui sont consacrées à la cosmologie chrétienne, soit la section qui inaugure le livre et qui est due à un orthodoxe, S. Charalambidis, et celle qui le clôture et qui est d'un théologien protestant, P. Grisel. Encore qu'on puisse s'interroger au sujet de cette double présentation, l'une dans une optique de création et l'autre dans une optique d'eschatologie : il y aurait eu avantage à mon avis à unir ces deux points de vue. Reste que la vision de Charalambidis s'inspire largement de l'Écriture et des Pères grecs, alors que celle de Grisel fournit une excellente étude des premiers chapitres de la Genèse, un résumé assez rapide mais très juste de la vision patristique, de la pensée de Thomas d'Aquin et de Calvin et une ouverture sur la culture moderne à travers une lecture critique de Leibniz et de Feuerbach. Il faut encore signaler la bonne étude d'anthropologie biblique, signée L. Caza (un auteur canadien, comme Tillard d'ailleurs), et celle, un peu courte cependant, d'anthropologie dogmatique, due à D. Mongillo.

On demeure très étonné du renvoi à la toute fin des deux volumes sur la dogmatique d'un propos sur Dieu, le Dieu unique et trinitaire. Bien sûr, c'est le Christ qui nous permet de connaître le vrai Dieu, le Dieu Père, Fils et Esprit, et c'est pourquoi j'aurais bien vu un propos sur ce Dieu venir couronner le premier volume de la dogmatique, premier volume consacré à la christologie. Que ce propos sur Dieu apparaisse à la toute fin de la dogmatique ne laisse pas d'intriguer, d'autant plus que les études d'ecclésiologie, de cosmologie et d'anthropologie chrétiennes sont fortement marquées, et à bon droit, du signe de ce Dieu Trinité.

Jean-Guy PAGÉ
(et Gilberte BARIL pour la mariologie)

Tome IV : *Éthique*, 1983, 712 pages.

Le quatrième volume de l'*Initiation* introduit à l'étude de l'éthique. Il se déploie en trois grandes parties : l'éthique chrétienne en situation, les catégories de la vie morale, les lieux de l'éthique.

D'entrée de jeu, Jean-François COLLANGE montre très finement comment foi, espérance et amour viennent, chacun à leur manière, transformer l'éthique et donner à la morale chrétienne « sa saveur, son identité, et sa vérité même » (p. 14). L'exposé est plein d'aperçus fort stimulants. Pour sa part, André DUMAS introduit au cœur de la crise actuelle, marquée par « la maîtrise des savoirs et l'incertitude des valeurs » (p. 60) : une chance nouvelle y est offerte d'élaborer une alliance féconde entre compétence technique et pertinence chrétienne. Dans un chapitre difficile mais important, Bernard QUELQUEJEU fait surgir la question de fond posée par l'existence même d'une multiplicité de morales concrètes : « Qu'est-ce qui fonde la légitimité d'une morale particulière ? » (p. 73). Distinguant avec P. Bourdieu « l'éthos » de « l'éthique », il analyse comment dans une société donnée s'élaborent une morale ou éthique concrète et des normes particulières. À travers le mouvement de l'histoire une double requête s'affirme : celle